

«loigné je retrouve le fils de mon ancien chef et suis prêt à me dévouer pour lui. D'ailleurs, autant je hais la tyrannie, autant je chéris la justice. »

Eudonte reprit :

« Sauvons d'abord ma sœur, puis ensuite je me vengerai de cet homme.

— Ah ! continua Maurice, que ferons-nous ? Hélas ! la valeur ne peut rien contre la trahison. »

Les deux guerriers exposèrent mille projets. Le tribun reconduisit le général à son palais, le quitta, mais le rejoignit de grand matin, le lendemain.

« Une idée m'est venue, dit-il, j'ai dans ma légion bon nombre de soldats chrétiens. Je voudrais les décider à entrer de nuit dans la prison de votre sœur, et l'enlever. Puis nous la conduirions en sûreté dans les Gaules ou ailleurs. Toutefois il faut de la prudence, car j'ignore quels sont les légionnaires chrétiens. Je sais qu'ils sont nombreux et voilà tout.

— Tentons cet expédient, supplia Eudonte. Je conduirai Marcella à Rome. Elle disparaîtra plus facilement dans la multitude. Mais... j'y songe... comment abandonner ma légion ? On dira que j'ai trahi mes aigles, on m'appellera déserteur, mon honneur sera perdu.

— Ami, il n'y a pas de remède, répondit Maurice, il faut laisser périr votre sœur ou sacrifier votre renom militaire. Il faut renoncer ou à votre sang ou à votre réputation.

— Que feriez-vous à ma place ! » demanda Eudonte.

Le brave Maurice s'écria sans hésiter :

« Je délivrerais l'enfant. On vous accusera, mais votre conscience vous dira que vous avez bien fait.

— Une seule chose m'inquiète, reprit le général. Marcella fait maintenant partie de cette phalange des forts, consentira-t-elle à fuir ? Si elle s'y refuse, tous ces projets s'en iront en fumée. »

A ce moment la porte s'ouvrit. Un messenger couvert de poussière et de sueur pénétra près des deux amis. C'était le courrier envoyé au père l'Encratida. D'après les ordres reçus en Portugal, il avait brûlé la route, fourbu les chevaux les plus vaillants. Il apportait une lettre du vieillard avec l'injonction de la remettre immédiatement à Encratida si elle vivait encore.

« Maurice, dit Eudonte, la malheureuse n'est-elle pas déjà morte ? Si elle respire encore, mon devoir est de lui porter moi-